

# LES CAILLOUX DU CHEMIN

## Chapitre 1

### Waldenburg

J'ai peur ! Derrière la roue de fer d'un wagon je me suis aplati. Une rumeur s'approche sur *l'autobahn*. On dirait les eaux d'une grande mer. Parfois un claquement, une détonation. Les bâtiments de la gare ne sont plus que ruines fumantes. J'ai peur.

Les Allemands sont partis depuis longtemps. Ils nous ont laissés là, en pleine gare, au milieu des wagons éventrés. Et nous sommes restés là, tout allongés, sans oser remuer.

*Slava !... Slava !...* Les Russes prisonniers crient de l'autre côté : *Slava !... Slava !...* Je me lève... Tout le monde se lève... Dans un galop nous grimpons là-haut, droit au chemin. Un tank s'est arrêté. *Slava !... Slava !...* nous crions nous aussi sans rien comprendre.

Des soldats descendent du tank, la chemise poissée de sueur et de graisse. D'autres suivent derrière, ils portent la blouse courte. *Slava !... Slava !...* l'armée rouge !...

Un officier tout jeune mais sérieux nous parle doucement. En quelques mots d'allemand un Russe prisonnier nous dit ce qu'il en est : nous sommes libres... il faut aller en ville... se présenter au bureau militaire...

Et nous partons mêlés sur le chemin : Français, Russes, Italiens. Nous croisons d'autres camions chargés : *Slava !... Slava !...* Là-bas derrière nous les mitrailleuses crépitent.

Le soleil se cache. La fraîcheur tombe brusquement. Nous entrons dans la ville : Waldenburg. Les maisons de briques rouges n'ont guère souffert. Des enfants s'attroupent sur une place. Comme la bataille s'éloigne vite !

Je suis harassé !

- Si nous nous arrêtons, me dit Lacoste. Le bureau est loin, personne ne nous accompagne.

Nous nous asseyons à terre. Tayeb, de Marseille, reste avec nous deux. L'obscurité descend... Nous ne pouvons pas dormir sur les pierres, quand même ! Du courage, Lacoste !

Le pavé résonne : une ronde qui s'approche. Mitraillette sous le bras, une femme la conduit. Nous entrons par un grand portail, nous nous faufileons dans une cour.

- Au garage nous serons à l'abri !

- Au garage ! me dit Tayeb. Tu n'y penses pas ! C'est une chambre qu'il nous faut, et un lit si nous pouvons. Venez, suivez-moi.

Un couloir, un escalier... Nous montons à tâtons. Toutes les portes sont verrouillées. Un rai de lumière : là il y a du monde. Nous frappons. A l'intérieur une femme crie et la lumière s'éteint. Nous frappons encore, nous hurlons :

- *Tür auf... Tür auf...*

Comment ? Ils ne veulent pas nous ouvrir, ils ne peuvent même pas répondre... Il faut l'enfoncer cette porte ! Il faut l'enfoncer !

Lacoste brandit une hachette qui était dans un coin avec l'eau et le sable de la défense passive. Bing bang, les planches se disjoignent. Nous crions comme des forcenés :

- *Licht !... Licht !...*

La lumière revient. Par le trou que nous venons de faire nous distinguons un petit homme rondet qui demande, pitoyablement :

- *Was wollen Sie ? Was wollen Sie ?*

- *Tür auf... Tür auf... Schnell...*

L'homme nous ouvre. Nous entrons.

- Nous avons faim, l'homme. Nous avons faim. Nous sommes trois Français libérés. Il faut que vous nous fassiez coucher.

De derrière l'armoire, la femme sort, elle se met à genoux :

- Français, Français, vous ne nous voulez pas de mal ?...

Nous rongeons chacun notre croûton, mais nous nous sentons tout honteux à présent. La femme pleure. L'homme devine peut-être ce que nous pensons.

Pourtant nous en avons « bavé » dans ce pays de misère, et tous les camarades qui sont morts... Nous devrions avoir droit à un lit, aujourd'hui : depuis que nous trimardons...

- Allez, me dit Lacoste, retournons au garage. Laissons-les. Laissons-les ! Ou je ne sais pas ce qui me passerait par la tête...

Nous redescendons. Le canon tonne sur la route du « Protektorat ». Nous nous enfermons dans le garage. Nous entassons des chiffons qui traînent. Là ! Nous nous poussons dans un coin. Comme trois frères, nous nous endormons.